Paris au fil du temps : résidences secondaires

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 9

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Paris au fil du temps

Annette Vaillant

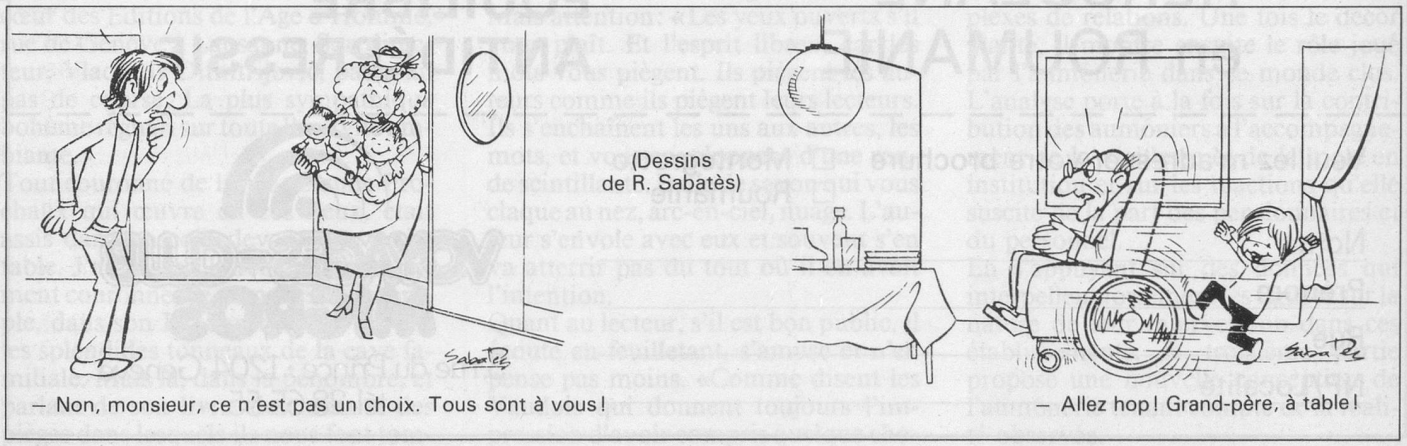
Résidences secondaires

Longtemps, longtemps avant que les Parisiens de nos années soixante — celles de la société de consommation euphorique — ne rêvent de posséder, qui une fermette aux poutres apparentes, qui un gentil moulin au bord de l'eau, longtemps avant ces apprentis campagnards à barbecues, bien longtemps avant eux, des rois avaient éprouvé aussi le besoin de changer d'air. A l'époque de la Renaissance, la Cour se déplaçait avec ses grands artistes et ses poètes. Leurs «résidences secondaires» ne furent alors rien de moins que les châteaux de la Loire, plus riants que le Louvre des Valois. Encore imprégné par le cérémonial du XVIIe siècle, Versailles, écrasant de beauté mais aux rites impitoyables, fatiguait Marie-Antoinette qui y prenait ses repas gantée, cependant que le bon peuple défilait devant elle pour la regarder manger. Elle réussit à s'en évader aux beaux jours, pour respirer dans son hameau-joujou («Il pleut, il pleut, bergère, rentre tes blancs moutons...»). A la laiterie de la princesse de Lamballe, à côté du pavillon de coquillages, un bol d'une rondeur parfaite avait été moulé sur le sein de la reine. Après bien des tragédies (l'Histoire n'en manquera jamais...) c'est la «citoyenne Lapagerie-Bonaparte» qui, le 7 germinal An VII, alors qu'elle n'en a pas le premier sou, décide de l'achat de Malmaison, à quatre lieues de Paris, et elle charge les architectes Percier et Fontaine de l'aménager. En attendant que la maison de ses rêves soit prête, et aussi que Joséphine devienne «plus que reine» aux Tuileries[1], la générale Bonaparte habite rue Chantereine, devenue, déjà sous l'Empire, rue de la Victoire[2]. Il est assez troublant de voir aujourd'hui, au n° 60 de cette rue, un grand porche en haut duquel est inscrit «Bains Chantereine»: à l'entrée d'une longue allée qui traverse ce très ancien établissement modernisé en sauna, se trouve encore un petit bout de ce qui fut le jardin parisien de Joséphine: au milieu un carré de mauvaises herbes qu'entourent trois urnes piteuses de fonte noire. Adieu tristesse! Je suis vite allée faire un tour à Malmaison (le métro RER va jusqu'à Rueil sur la route de Saint-Germain). Il ne s'agissait pas d'une visite complète mais de retrouver quelques souvenirs qu'éparpillent, sans les perdre, nos mémoires. Ici, avec ses architectes, ses jardiniers, son botaniste, Joséphine Bonaparte a dirigé ses fournisseurs. Malmaison: le repos du guerrier auprès de cette charmeuse essentiellement raffinée, dont le luxe délicat était à l'opposé du faste criard des parvenus. Joséphine, ses caprices, ses fantaisies, son goût, son art de vivre grisant le soldat qui s'était contenté, à Auxonne, d'une table boiteuse et de deux mauvaise chaises. A Malmaison, la bibliothèque de l'empereur est un prodige dû à Percier et Fontaine, qui, de deux petites pièces incommodes, en ont fait une, sobre et intime à la fois. Les accoudoirs du fauteuil en acajou de l'empereur, Jacob, le grand ébéniste, les a sculptés en cornes d'abondance creusées de cupules pour qu'il y puise son tabac. C'est sur ce guéridon léger qu'il prenait son petit déjeuner hâtif dans l'atmosphère si féminine d'une demeure à laquelle il ne préfèra aucun palais. Le grand cèdre bleu vit encore, les orangers en caisse sont sortis; un couple de kangourous sautillaient jadis dans le parc et l'orang-outan familier était admis à table. La faune et la flore: dans la serre chaude, Joséphine avait acclimaté des plantes rares: Redouté ne peignit pas que des roses. Afin qu'elle puisse, encore couchée, faire sa correspondance au lit le matin et se farder à la lumière, Biennais, l'orfèvre, avait conçu pour l'impératrice cette petite table de lit avec un bougeoir de chaque côté du miroir dont l'envers servait de pupitre. Joséphine écrivait beaucoup (et, elle, sans fautes d'orthographe...). C'est à la papeterie *aux deux Créoles,* 36 faubourg Saint-Honoré, qu'elle achetait ses paquets de plumes, ses bâtons de cire. Les factures pleuvaient: celles de Gervais et Chardin, parfumeurs, pour dix douzaines de gants blancs; celle de Mlle Lolive — robe en batiste à pois lilas, voile de chapeau, mantille d'Angleterre, etc., ne parlons pas des bijoux... Il faut aussi payer le shâl de cachemire vert pistache acheté au *Grand Turc.* Et la couverture de voyage en peau de chamois brodée en soie bleue du J magique qui marquait tout ce qui lui appartenait. A-t-elle pris froid dans sa berline au nom maléfique — *l'Opale* —? Se sentant mourir elle regardait le parc et demanda que l'on ouvrit toutes les volières pour rendre la liberté à ses oiseaux. Sa dernière résidence: l'église obscure de Rueil-Malmaison où est ensevelie, selon l'acte du décès, «Joséphine de la Pagerie, impératrice des Français, épouse du général Bonaparte»...

A. V.

[1] Où elle ne se plaisait guère mais qu'elle quitta involontairement en 1809 pour laisser sa place à Marie-Louise.

[2] Dans le quartier alors élégant de la Chaussée d'Antin.



(Dessins de R. Sabatès)

— Non, monsieur, ce n'est pas un choix. Tous sont à vous!

— Allez hop! Grand-père, à table!